

Les femmes robots n'ont pas d'âme

Laura Kasischke, *Esprit d'hiver*, Christian Bourgois, 2013, 275 p.

Marie Parent

Numéro 304, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parent, M. (2014). Compte rendu de [Les femmes robots n'ont pas d'âme / Laura Kasischke, *Esprit d'hiver*, Christian Bourgois, 2013, 275 p.] *Liberté*, (304), 50–50.

Les femmes robots n'ont pas d'âme

Chez Laura Kasischke, la quête de féminité sera fatale.

MARIE PARENT

SI LA LECTURE d'*Esprit d'hiver* de Laura Kasischke m'a d'abord tant exaspérée, c'est que je suis fatiguée des personnages de folles. Vous me direz que l'écoute en rafale des épisodes de *Homeland* au cours des derniers mois n'aura fait qu'attiser mon impatience face à la multiplication de ces héroïnes qui craquent sous la pression, mais je ne suis

pas la première à souligner le phénomène. Des médias américains ont eux-mêmes noté le retour en force de ce stéréotype à Hollywood, qui ne va pas sans une certaine sexualisation de la maladie mentale : « *Crazy chicks have conquered the big screen* », écrivait-on dans le *Daily Beast* en 2011. Bien sûr, *Esprit d'hiver* ne s'inscrit pas du tout dans la lignée des *Black Swan* ou *The Roommate*. Au contraire, la dérive mentale du personnage, Holly – dont nous n'apprenons la nature qu'à la toute fin – soulève des questions troublantes sur le caractère oppressant de l'« identité féminine ».

S'y affrontent une mère et sa fille adoptive, adolescente récalcitrante, alors qu'elles sont enfermées dans leur maison un jour de tempête. Les critiques francophones ont parlé d'un livre empreint d'un « malaise ouaté », d'une « angoisse délicate », d'une histoire se déroulant dans une « atmosphère enveloppante », parcourue par une « douce inquiétude », autant de qualificatifs qui renvoient l'image d'un roman inoffensif, énième variation sur le thème de la difficile relation mère-fille. Même le titre, traduction de *Mind of Winter*, annonce un récit au caractère quasi pittoresque. Il n'en est rien, pourtant. *Esprit d'hiver* est plutôt marqué par la violence, celle faite aux corps des personnages et celle faite aux lecteurs. En

effet, on lit les deux dernières pages dans la stupeur. Un rapport de police révèle la psychose de Holly, mère de Tatiana, adoptée en Russie treize ans plus tôt. Cette finale impré-

visible et choquante – on pourrait parler d'un roman « à chute » – nous force à reprendre la lecture du début, comme s'il s'agissait soudain d'une intrigue policière. L'héroïne a commis

une faute, dont les indices sont parsemés tout au long du roman : celle d'avoir voulu faire de sa fille la femme qu'elle n'est plus à ses propres yeux.

Holly est porteuse d'une mutation génétique susceptible de causer le cancer du sein et des ovaires, maladie dont sont mortes sa mère et ses sœurs. Par prévention, elle s'est donc fait retirer ces organes. Holly s'est ainsi « arrachée à cette longue lignée de femmes à la mort prématurée ». Souhaitant malgré tout devenir mère, elle adopte une petite étrangère, « exempte de mutation », à qui elle pourra transmettre un héritage non contaminé. Poète de métier, Holly n'a plus rien écrit depuis l'adoption ; Tatiana est son œuvre, enfant parfaite qui vient briser la chaîne de ces femmes condamnées. L'adolescente au teint bleu, à la chevelure noire brillante, est décrite avec les mots qu'on réserverait à une poupée. Tatiana est gentille, serviable, elle sait aller au-devant du désir des autres, bref elle démontre d'excellentes aptitudes à la féminité. Holly, qui « n'est pas une femme d'intérieur aguerrie », se désole de n'avoir ni le corps ni les attitudes appropriées.

Bien que Holly aime sa fille de tout son cœur, Tatiana occupe pour elle la même fonction que ses prothèses mammaires, soit celle de compenser la perte de ses attributs

féminins. La jeune fille a la charge de réparer une erreur de la nature, de redonner à Holly, à travers la maternité, son identité de femme. Car l'ablation des organes menacés a arraché Holly à la mort, mais elle l'a aussi, d'une certaine manière, arrachée à la vie.

Holly se rappela que, quelques mois après ses opérations, après avoir perdu ses ovaires et ses seins, elle s'était sentie certaine de vivre éternellement, mais aussi complètement vide – le sentiment qu'elle n'était dorénavant plus qu'une coquille. Qu'elle n'était plus une femme avec un avenir, mais un mannequin, une statue, un robot.

Et à Tatiana qui, enfant, voulait savoir si les robots ont une âme, Holly répète inlassablement : non, les robots n'ont pas d'âme. Holly est désormais une femme-machine, qui transformera à son tour, et sans le vouloir, sa fille en jouet, en petite chose exquise. La « pureté » de Tatiana est si importante pour Holly qu'elle ira jusqu'à s'aveugler sur son état de santé. Elle refusera de reconnaître que l'adolescente porte elle aussi une tare biologique qui la condamnera. Toute la structure du roman repose sur cet aveuglement. Holly sombre dans la folie plutôt qu'accepter que sa fille soit vivante, donc mortelle.

Esprit d'hiver est marqué par la violence faite aux corps des personnages et aux lecteurs.

Les femmes aux corps mutilés sont-elles définitivement perdues, non seulement en tant que mères, en tant que femmes, mais en tant qu'êtres humains ? Ce n'est pas, bien sûr, ce que défend le roman de Kasischke, qui se fait plutôt l'écho d'un sous-entendu social – le fait qu'une femme se définisse avant tout par son corps, et peut-être encore plus par son appareil reproducteur –, une insinuation intériorisée par l'héroïne au point de lui faire perdre la raison. À la suite des féministes qui répètent, depuis des années, qu'une femme ne se réduit pas à son identité biologique, Laura Kasischke fait apparaître à sa manière « un trouble dans le genre », qui se résorbe uniquement dans la mort ou la folie. Cette mère et cette fille, chacune devenue étrangère à elle-même, se retrouvent claustrées dans une maison où elles s'auto-détruiront. *Esprit d'hiver* se présente comme un conte cauchemardesque sur la féminité. Ou plutôt sur les dégâts que peut causer le désir d'« être femme ». **L**